

Martin, le plus jeune des deux policiers, tire sur les fils de son casque audio. Il en a marre de Julien Doré. Son coéquipier se nomme Poulain, comme le chocolat. Concernant la couleur, ils sont tous les deux blancs et européens. C'est une erreur quand on s'apprête à serrer Farid Berchiche, un Maghrébin de 30 ans qui transite par l'hôtel Nadir, rue de la Charbonnière à Barbès. Car ceux qui vivent dans les lieux sont pour la plupart africains. Les deux hommes hésitent à sortir de leur voiture de fonction garée à 30 mètres de l'hôtel, pratiquement à l'intersection avec la rue de Chartres.

- Je le sens pas, l'enfoiré de Farid, dit Poulain.
- On dit à Serner qu'il n'était pas là. On

a planqué cinq heures mais le mec s'est pas montré.

– J'hésite. Serner est capable de me baiser pour ma mutation à Rennes.

– J'avais oublié ton plan de carrière.

Poulain ne répond rien. La façade est pisseuse, les passants sont issus de l'immigration. Trois étages. Le fugitif peut s'arracher par le toit. La couverture en zinc est glissante. Quel souk.

– On y va relax, sans annoncer la couleur, dit Poulain.

– Comme les Témoins de Jéhovah ?

– Je t'emmerde. Ferme la caisse.

Poulain va sur ses 45 ans. Il a la tête de Goebbels et ressemble terriblement à un policier. C'est d'ailleurs ce que pense le guetteur de Farid qui l'aperçoit par la fenêtre du palier, situé au premier étage du Nadir. Le gamin file dans l'escalier. Les marches, les murs humides, chop, chop, la porte 31.

– Farid, c'est Chouchou, dit-il.

– Ouais, quoi ?

– Les keufs, mon frère.

La porte s'ouvre à la volée sur un Tunisien de 30 ans, survêt gris et torse nu. Une fille Black bouge dans son dos. Il passe la tête dans le couloir.

– Où ils sont ?

– Ils viennent d'entrer dans l'hôtel.

– OK, planque-toi.

Pendant que Chouchou, un guetteur du deal qui fait des extras pour le Nadir, se carapate, Rachid réapparaît, vêtu d'un blouson matelassé, un sac de sport dans la main gauche. Celui-ci contient les bijoux du magasin de la place Blanche, braqué voici deux jours. Dans la droite, le truand serre un Glock à 9 coups qui se soulève à l'apparition de Poulain au bout du couloir.

– Simone, sors de la piaule, hurle Rachid.

La prostituée camerounaise s'exécute, entièrement nue, et rampe au sol dans une tentative de fuite en brasse coulée. Rachid tire trois balles vers le policier mais la réplique est nourrie. Il prend un journal qui traîne sur le linoléum,

sort son Zippo et lance sa torche en direction d'un paillason à l'abandon. De suite, la corde s'enflamme et le plancher prend la suite. Rachid recule au fond du couloir, invisible mais coincé. Le vasistas.

- Simone, aide-moi à grimper.
- Putain, Rachid.
- Vite.

Jeremy quitte le bar de la Soummam, rue Christiani. Il est 21 heures, ce 25 février, et il vient de conclure une vente sur le site Black President. Il s'agit de la page 12 d'un recueil inédit et manuscrit de Fela Kuti. La chanson s'intitule *The Price You Got to Pay to Be Free*. Jeremy connaît le prix à payer. Donna, sa mère, le lui a expliqué en long, en large et en travers. Comment elle a quitté le Nigéria et, surtout Fela, dans les transes du sida, zigzaguant tel un reptile fou sur les ruines de Kalakuta, son repaire libertaire. Comment elle a ramé dans

les poubelles du vieux monde pour trouver une place où survivre.

Jeremy a 17 ans et il rejoint l'hôtel Nadir, à Barbès. Il serre contre lui son Mac récupéré au cul du camion. Sa vie est là, sur le site. Il avance dans la nuit naissante et repousse les premiers vendeurs de shit, de cigarettes américaines, de petites filles avec des nattes, de poignards de survie. Bref, il est tard, il est fatigué. Le trottoir louvoie comme le pont d'un vieux chalutier, des cris trouent l'obscurité, la voix de Fela grimpe dans son dos.

Le métro aérien plonge dans la nuit métallique, brinquebale entre les tubulures posées pour un ravalement. Au croisement avec le boulevard Barbès, un Roumain aux yeux rouges crache vers le ciel l'alcool qu'il cachait dans sa bouche et qui s'embrase sous la flamme. Plus loin, cinq vieillards portant un macaron de la CGT avancent vers le métro. Les deux femmes du groupe serrent contre leurs poitrines des

cabas maigres à l'usure émouvante. Maintenant, Jeremy tend l'oreille vers la sirène d'un camion de pompiers.

Devant la boutique de paraboles et de déblocage, il tombe nez à nez avec Mosquito, son banquier. Façon de parler. L'homme a 23 ans et il porte un costume prince de galles taché. C'est un Nigérian mais vraiment né au Nigéria, contrairement à Jeremy.

– Tu me cherchais ? dit-il.

– Non, j'écrivais à un client dans un bar, rue Christiani.

– J'ai 200 pour toi, moins ma comm'.

– Super. J'essaie de vendre *The Price You Got to Pay to Be Free*, il a l'air d'intéresser des clients. J'ai voulu le traduire, pour voir, mais j'en bave.

– Je croyais que ta mère te parlait en anglais quand t'étais gosse.

– C'est vrai mais quand ça devient compliqué, il me manque des mots.